

Préface

Par *Ahmad Beydoun*

Rendant compte de travaux qui avaient précédé le sien sur la guerre du Liban, Samir Kassir se plaint, d'entrée de jeu, du petit nombre d'histoires « généralistes » qu'il avait trouvées à sa disposition au moment où il préparait cet ouvrage : lui-même une histoire générale par excellence de ladite guerre. Il en cite deux, dues à deux grands historiens (Kamal Salibi et Walid Khalidi) mais parus si tôt qu'ils ne pouvaient couvrir l'un et l'autre que la première grande étape du conflit : celle baptisée « la guerre de deux ans ». L'ouvrage de Kassir, lui, couvre la première moitié de ce long conflit qui – on le sait – a duré quinze ans. Pour justifier cette halte, il dispose d'un moment de rupture dont l'évidence ne peut être discutée : celui de l'invasion israélienne du Liban en 1982. Il s'engage d'ailleurs à mener son entreprise jusqu'au bout, c'est-à-dire à faire suivre le présent volume d'un autre qu'il consacrerait à la deuxième moitié de la guerre. « Ce n'est que partie remise », déclare-t-il. Cette promesse – hélas ! – n'a pu être tenue...

Cependant, Kassir bénéficiait déjà au moment où il rédigeait ce livre (d'abord une thèse soutenue en 1990 mais mise à jour en vue de sa publication en 1994) d'un recul suffisant pour rendre les images que lui renvoyaient les premières années du conflit bien plus lisibles que celles déroulées par les événements au moment où ils avaient lieu. La guerre paraissait alors bel et bien terminée, même si son spectre et surtout le dévoilement même de sa conclusion indécise, devaient continuer à informer de mille façons l'avenir. Plurielle et discontinue au point qu'on a pu y discerner plusieurs guerres, ses étapes successives n'en projetaient pas moins des lumières inédites, chacune sur les précédentes. D'où la possibilité, pour Samir Kassir, de produire, vers

1990, cette fresque difficilement dépassable des années 1975-1982. L'exposé dont ces années font l'objet est dûment introduit, d'ailleurs, aussi bien par le récit des développements qui en ont constitué le prologue que par un aperçu aussi concis que perspicace des traits structuraux qui, à la fois, ont partiellement constitué la matrice du conflit et en ont subi les effets.

Afin de pallier ce manque d'«histoires générales» qu'il déplorait, Kassir disposait de sources, c'est-à-dire surtout, d'archives dont sa qualité de journaliste lui facilitait probablement l'accès, et de références livresques procédant de divers types d'approches : témoignages, histoires partielles, bilans divers...,etc. Il utilise à fond les plus éclairantes d'entre elles : celles qui permettent, chacune de par le poste d'observation ou de responsabilité qu'occupe son auteur, de procurer, à coup d'informations de première main ou de rectifications pertinentes, consistance et intelligibilité à un ensemble de faits nécessairement épars : ceux rapportés au jour le jour par la presse. Loin d'ignorer les limites de ces références, le travail de Kassir, lui, consiste en partie à opérer des recoupements explicites ou implicites entre telle et telle d'entre elles, à en faire ressortir, au passage, les biais et les carences de même que la teneur objective.

Ainsi reconstitue-t-il la trame d'une séquence de la guerre, qu'il trouve évidemment individualisée ou dont il contribue à faire ressortir l'individualité. Il ne néglige aucune des strates en présence qu'il s'agisse d'en montrer immédiatement l'enchevêtrement ou la hiérarchie ou de réserver un traitement à part à l'une d'entre elles : au bilan des pertes et des destructions, surtout, et à leurs effets en termes de fractures sociopolitiques ou sur les tournures successives que revêt la guerre en tant que processus global. Car cet historien part d'une conception de l'histoire qui veut mettre à contribution tous les talents que son labeur lui a permis de développer : aussi bien son talent de journaliste déjà

excellent connaisseur du terrain, que celui de politologue friand d'analyses stratégiques dont il interroge les plus fiables sur l'étape qui l'occupe, ou encore celui d'observateur averti, exploitant à bon escient les rares travaux anthropologiques déjà publiés sur le Liban en guerre. On peut admirer aussi sa connaissance des détails topographiques de zones géographiques très éparses ou encore de quartiers urbains, disputés par les belligérants ou simplement embrasés par les combats. Ce sont, cependant, ses intuitions des mutations, générales ou localisées, qui scandent l'exposé : de ces mutations que subit le milieu humain ou la configuration politique de la guerre ou encore les antagonismes divers que le conflit lui-même génère et qui, à leur tour, l'entretiennent en en modifiant la portée, la durée à entrevoir ou même (le sous-titre de l'ouvrage l'annonce déjà) la nature.

*

Samir Kassir définit bien son projet. Il en esquisse bien élégamment l'orientation épistémologique, les partis pris méthodologiques, bref l'ambitieuse originalité. L'ouvrage tient vaillamment ces promesses divulguées dans son avant-propos. L'auteur dit vouloir élucider le « comment » de la guerre plutôt que de piétiner sur place en s'enlisant dans le « pourquoi », combien ressassé, du conflit. Il s'agit là d'un choix capital qui conditionnera bien d'autres. C'est aussi la voie la plus difficile. La recherche du « comment » suppose, en effet, la disposition à se fourvoyer dans une entreprise de reconstitution intégrale de la guerre : en suivant l'élaboration de chacun de ses moments pour en scruter le sens et la place dans la dynamique globale du conflit en devenir. Ce qui exige qu'on accepte de se mettre à l'écoute de l'événement sans ignorer – loin de là – les facteurs préexistants impliqués dans son éclosion... mais

surtout en évitant de réduire son épaisseur en vue de le rapporter paresseusement à un schéma causal préconçu.

Aussi, notre historien se déclare partisan de l'événement, ce qui équivaldrait, en principe, à privilégier la narration au détriment de l'analyse thématique ou de l'explication. Cependant, en définissant ses « règles d'intelligibilité », il prend toutes les précautions susceptibles de relativiser ce parti pris ou, plus exactement, de le pousser au plus haut niveau de complexité et de souci des nuances. Il se fait une règle, par conséquent, d'éviter la « linéarité », marquant déjà, mais sans se départir de la chronologie, l'insuffisance d'une narration qui collerait au rythme apparent et au contenu cru, même s'il est validé, de la documentation disponible. Pour ce faire, Kassir distingue plusieurs unités d'analyse s'imbriquant les unes dans les autres : l'« événement » différencié, la « série » faite d'événements qui peuvent y entretenir divers types de rapports formels, la « séquence », grande unité susceptible de comporter plusieurs « moments » dont elle souligne la continuité.

Cette complexification de l'objet à construire et, par conséquent, de l'exposé, ne peut aller sans effets – bien conscients, dans le cas de notre historien – sur l'option narrative ou événementielle de départ. Elle en fait précisément un simple point de départ ayant le grand mérite de préserver la chronologie : une chronologie – on vient de le dire – exempte de linéarité. L'effet le plus évident de ce choix qu'on peut qualifier de « constructiviste » est de rétablir l'« explication » dans tous ses droits. L'auteur parle d'« une partie narrative » et d'une autre « analytique » que comporterait chaque chapitre. En fait, ces deux parties ne sont que rarement distinctes. L'analyse – nous préférons dire : l'explication – est le plus souvent quasi-immanente à la relation de l'événement ou, du moins, de la série d'événements. Elle en assure l'intelligibilité.

Voudrait-on un exemple ? En voici un entre cent. Notant au chapitre six la succession, au cours de l'automne 1975, de cessez-le-feu qui, étant régulièrement violés, rythment, en fait, l'inexorable transition du stade d'« événements » violents à celui de guerre civile reconnue comme telle, l'auteur ne manque pas d'expliquer, au passage, la répétition de cette promesse, jamais tenue, sinon pendant quelques jours, de retour au calme. Elle dénote, dit-il, le refus commun aux belligérants d'assumer la « rupture » que pourtant ils sont en train de provoquer. En effet, les « rounds » qu'on va bientôt arrêter de compter sont constamment soutenus par des choix politiques. Kassir en brosse le tableau rapportant chaque « grande articulation » de la séquence en cours à un dessein politique bien défini. Et c'est bien ce rapport (auquel les uns et les autres vont s'accoutumer progressivement) de l'initiative violente au dessein politique qu'à ce stade du conflit, ils ne veulent pas encore rendre explicite.

En fait, cette quête d'intelligibilité à coups de « mises en rapport » de facteurs ou de comportements appartenant à des sphères distinctes, s'incarne, à travers les chapitres, en des cas de figure bien divers, évitant au lecteur tout sentiment de monotonie. L'auteur tient scrupuleusement, en effet, sa promesse de « différencier » événements et séquences. Et c'est dans le respect de l'individualité de chaque étape ou développement important qu'il s'efforce de formuler l'explication pertinente. Aucun prêt-à-porter causal n'est ici imposée à une conjoncture. L'unité de la trame d'une séquence n'est jamais sacrifiée pour autant. On n'assiste point ici à l'effritement en faits divers de l'immense conflit libanais. Bien au contraire : l'unité du champ libanais est réaffirmée – mieux : elle est « montrée » – surtout aux moments où elle risque d'échapper au regard.

Ainsi, par exemple, les interactions de la « guerre du Sud » et des développements politiques dont Beyrouth est tantôt le théâtre, tantôt la

plaque tournante, sont-elles régulièrement soulignées. Non pas pour faire d'une série le reflet, même passablement déformé, de l'autre, mais pour faire ressortir la logique complexe des échanges concrets entre les séries. Israël se glisse dans le conflit interne à la fois en continuant ses ripostes militaires aux activités palestiniennes dans la zone frontalière et en couplant son appui direct au camp chrétien de Beyrouth avec la manipulation d'un appendice de ce dernier dont elle parraine la formation dans le Sud. La Syrie qui veut renforcer son « front oriental » entrevoit dans la crise libanaise la possibilité de se muer en puissance régionale capable de faire valoir ses intérêts dans le « grand jeu » moyen oriental en cours. À ce stade, elle veut surtout contrôler l'OLP dont le Liban est désormais le territoire unique, à la fois militaire et politique. Les États-Unis qui venaient d'obtenir un deuxième accord de désengagement dans le Sinaï ont besoin de contenir la tension sur le front libanais afin de poursuivre leur « gestion » de la crise du Moyen Orient. Aussi avance-t-on, au prix de confrontations successives, sur la voie de cette transformation annoncée par le sous-titre de l'ouvrage, de la guerre à dominante interne en conflit régional... Se trouve préservée également l'unité d'un immense processus régional dont notre auteur ne perd jamais de vue le foyer libanais. Sa compréhension de la logique globale du processus le porte d'ailleurs à respecter l'autonomie relative de chacune de ses composantes.

Des dimensions (nécessairement multiples) d'une série d'événements, Samir Kassir ne privilégie aucune par principe. Et c'est bien le choix salubre pour la conduite de son entreprise. Il nous montre l'OLP s'efforçant de se maintenir politiquement à l'écart durant les premiers rounds du conflit libanais, alors que ses combattants sont présents sur tous les fronts, constituant même le gros des troupes de leurs alliés libanais dont la dénomination est encore hésitante... et les milices propres encore rudimentaires. Les Palestiniens n'assumeront

pratiquement leur statut de belligérant à part entière qu'au lendemain du blocus du camp palestinien de Tall al-Za'tar en janvier 1976. Ils auront maintenu jusque-là des contacts politiques directs avec l'adversaire. Soucieux de raffermir sa position régionale, le régime syrien n'hésitera pas, pour sa part, à piétiner sa propre identité idéologique traduite en l'occurrence par sa fraternité d'armes avec la partie « wataniyya » (« nationale » ou patriotique) du conflit : à savoir la « gauche » libanaise et l'OLP, pour nouer une alliance avec l'autre partie dont les accointances israéliennes étaient déjà bien connues et ne feront, d'ailleurs, que se renforcer. Il n'inversera son attitude que lorsque la partie « chrétienne » qui n'avait avalisé son intervention militaire qu'à condition de pouvoir l'instrumentaliser sans en subir l'emprise directe, se retournera carrément contre lui. Entretemps, il aura largement réussi, profitant du poids écrasant de ses troupes dans la Force Arabe de Dissuasion (FAD), à affaiblir l'autre partie en muselant les organisations libanaises et en forçant les Palestiniens à renvoyer le gros de leurs troupes à la partie du Sud dont les Israéliens lui avaient interdit l'accès. Cet état des choses ne changera que partiellement lorsqu'il aura besoin d'appuis dans sa confrontation avec les milices chrétiennes...

Ce que Samir Kassir s'applique à faire ressortir, par-delà la limitation, suivant des schémas variés, des parties en présence les unes par les autres, c'est tantôt la congruence mais souvent aussi la concurrence des considérations de diverses natures engagées dans les prises de position de chaque partie. Ici et là des « paradoxes » sont soulignés. Tantôt la conduite militaire d'une partie maintient une notable autonomie par rapport à la ligne politique affichée, tantôt le calcul politique conditionne une riposte militaire la plaçant en discordance, sur le plan militaire, avec le comportement adverse qui l'a appelée. L'idéologique – nous venons de le voir – ne résiste pas assez dès qu'un intérêt stratégique majeur impose sa mise à l'écart. En optant pour une reconstitution du

« comment » des procès examinés, notre historien – répétons-le – loin de se dispenser de l'explication des faits, autrement dit de la mise en évidence d'enchaînements causaux, peut mettre en évidence, grâce précisément à son choix de départ, un type de causalité dûment assoupli et complexifié. Attentif aux « acteurs » autant sinon plus qu'aux « facteurs », Samir Kassir affiche, par-delà les préférences méthodologiques (toujours relatives) qu'il dit siennes, un refus viscéral des idéologies totalisantes de l'Histoire. Entre les pôles définissant l'opposition de deux grandes tendances historiographiques, il s'abstient pratiquement de trancher. Il fait le choix épistémologique, difficile mais heureux, de maintenir la tension.

S'agissant d'acteurs, Kassir relève les modifications de leurs positions respectives sur la scène (ou encore dans les coulisses) du conflit en cours. Ce sont d'ailleurs ces modifications qui, plus que tout autre signe, marquent le passage d'une séquence à l'autre et les mutations que subit la « nature » du conflit. L'auteur souligne toutefois en divers endroits de son ouvrage cette espèce de transcendance que la guerre finit par acquérir par rapport aux acteurs et à leurs desseins. En témoigne, par exemple, le comportement de la « gauche », en principe laïcisante, et de l'OLP, mouvement de libération nationale, ne tardant point, toutes les deux, à épouser la ligne de clivage confessionnel qui oppose les communautés libanaises les unes aux autres en définissant – entre autres facteurs de cloisonnement identitaire – le mode de distribution du pouvoir prévu par le système politique du pays. Un autre exemple de cette même « transcendance », est le fait que les belligérants libanais et palestiniens se retrouvent au milieu d'une guerre bien « autre » que celle qu'ils pensaient faire, à partir du moment où l'intervention militaire syrienne, avec son train de conséquences régionales et son impact sur les rapports de force au Liban même, s'impose en donnée capitale du conflit. L'intérêt exprimé par Kassir à cette « dynamique propre » que la

guerre ne tarde pas à acquérir capte l'attention de son lecteur parce qu'il ouvre les yeux sur la portée des déterminations extérieures, d'autant plus imprévisibles qu'elles sont normalement multilatérales, auxquelles une guerre civile peut être soumise. Cette opacité préalable, aussi bien du parcours que de l'issue, ajoute surtout au tragique de la situation de ceux (souvent les plus faibles) qui croient entrevoir dans le conflit civil un potentiel plus ou moins révolutionnaire et pensent, par conséquent, « avoir raison de se révolter ».

*

Invoquant le devoir civique de mémoire, Samir Kassir, citoyen du Liban d'origine syro-palestinienne, ne prétend pas se placer à distance égale des parties en s'efforçant d'observer une attitude de neutralité dans le conflit dont il tente de démêler l'écheveau. On le savait déjà très mobilisé pour les droits du peuple palestinien. On le savait également journaliste démocrate et homme de gauche. Il n'empêche que cet ouvrage tient la promesse de s'en tenir à ce que son auteur appelle « les règles de l'Histoire ». Il n'est pas clément, il est vrai, pour le camp chrétien : ni pour la mentalité de « petits blancs » dont ce dernier fait preuve ni pour sa réceptivité presque nulle au besoin de réformes pourtant si lancinant. Etc. Kassir ne manque pas toutefois de mettre en exergue les atouts dont jouit d'emblée la partie chrétienne : surtout l'identification massive du « peuple chrétien » à son avant-garde combattante dominée par une organisation nettement hégémonique, la mobilisation d'une bourgeoisie moyenne étoffée, etc. En face, le spectacle est différent : l'impréparation de la « gauche » au combat est notoire, la multiplicité des milices reflète le cloisonnement du milieu socio-confessionnel et l'hétérogénéité de ses composantes, ces disparités empêchant toute

organisation conséquente (réussie, par contre, dans la zone chrétienne) des services élémentaires que l'État n'est plus en mesure de dispenser. La résistance palestinienne qui avait bénéficié, au lendemain de la défaite de 1967, d'une « symbiose » avec de larges secteurs de la population musulmane avait eu le temps, pendant la première moitié des années 1970, de dilapider une partie de ce capital de sympathie qui déclinera encore, quoiqu'inégalement selon les milieux, dans le cours de l'épreuve multiforme de la guerre.

Loin d'être retenu par ses sympathies de départ, notre historien étale sans réserve aucune, mais sans rhétorique moralisante non plus, les aspects criminels qui furent communs à la pratique guerrière des deux parties : les bombardements aveugles des populations civiles, érigés en forme principale du combat dans une guerre généralement statique, les enlèvements (souvent suivis de liquidation) sur foi de l'appartenance confessionnelle, les massacres indiscriminés faisant suite à la prise d'une localité et préluant souvent à sa destruction et au déplacement des habitants, la terreur qu'entretiennent les tireurs embusqués sur les voies de passage entre deux zones et à l'intérieur des quartiers proches des lignes de front, etc.

C'est d'« aplomb » qu'il faut parler pour rendre compte de cette tension que Samir Kassir arrive à maîtriser entre son positionnement personnel dans la guerre et la relation historique qu'il en fait. En effet, seule la personnalité de cet historien peut expliquer le maintien simultané de son engagement politique déclaré et des exigences de sa discipline. En conclusion de son immense exposé, il revient sur la question dont il n'a pas voulu faire son interrogation de départ : celle de la « nature » de cette guerre du Liban. Fût-ce une guerre civile ou une guerre étrangère ? Il avait reconnu d'abord la place éminente qu'y occupe le confessionnalisme, mais en dénonçant la tentation de faire de ce dernier un fourre-tout. Il avait concédé, d'autre part, à la résistance

palestinienne la qualité d'acteur de l'intérieur en raison de la « symbiose » déjà rappelée et aussi du fait que le Liban, terre d'accueil d'une population importante de réfugiés palestiniens, fût l'un des milieux de naissance et de développement de la résistance. Mais, armée de sa « perspective de moyenne durée » et de l'évolution du conflit dont il vient de retracer les étapes, il rappelle surtout la règle générale qui veut que toute guerre civile tende à acquérir tôt ou tard une dimension de guerre étrangère : leçon de l'Histoire bien convenable pour l'historien avide de réponses complexes, mais si souvent ignorée par ceux qu'elle devrait directement intéresser...

*

Le fait que cet ouvrage n'ait pu être suivi du tome deux promis est bien frustrant pour tout lecteur qui sait apprécier son apport et la place qu'il tient dans la littérature relative à la guerre du Liban. En plus de son activité journalistique, son auteur avait signé avec Farouk Mardam-Bey *Itinéraires de Paris à Jérusalem* : somme imposante en deux volumes consacrée aux relations franco-israéliennes. La *Guerre du Liban* l'a suivie de près. Les années qui ont séparé sa publication de la disparition tragique et si prématurée de son auteur furent des années fastes pour le grand travailleur qu'était Samir Kassir. Il y accéléra son activité d'éditorialiste, désormais de langue arabe. Il créa et dirigera *l'Orient Express* : très beau magazine de langue française que des considérations financières vouèrent – hélas ! – à une rapide extinction. Il devint enseignant à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth pendant qu'il dirigeait la maison d'édition d'*al-Nahar*. En 2003, il fit paraître sa splendide et monumentale *Histoire de Beyrouth* suivie, l'année suivante, de ses concises *Considérations sur le malheur arabe* qui mériteraient

aujourd'hui, encore plus qu'hier, d'être méditées. Enfin, en 2004 également, Samir Kassir qui, attentif autant au sort de la mobilisation démocratique à Damas qu'au développement du refus libanais de la tutelle syrienne, s'était investi, plume et énergie militante, dans ce double combat, publia en arabe deux petits ouvrages, libano-syriens tous les deux, à l'image de ses préoccupations de cette période de grande effervescence politique. Ils sont représentatifs du souffle qui animait ses éditoriaux d'*al-Nahar* ou encore ses fréquents commentaires télévisés. Les uns et les autres, lancèrent à ses trousses les sbires du Pouvoir suivis de près par les assassins...

Samir Kassir est mort, le 2 juin 2005, à l'âge de 45 ans, victime d'un attentat à l'explosif dont les auteurs courent toujours. On peut le dire victime tardive de cette même « guerre du Liban » dont il ressentait bien l'inachèvement ou la mauvaise clôture. À défaut de justice (sera-t-elle rendue un jour ?), ce livre dont l'objet est la diabolique emprise que la guerre exerce sur le destin des hommes est aussi une riposte anticipée aux assassins et une revanche sur la guerre.

Août – Septembre 2018